



CHANGEMENT DE RESIDENCE.

Un pauvre résident du comté de Clay, Kentucky, que des vendettas ensanguinées depuis longtemps, l'a quitté. Il est borgne, sa femme est aveugle et ses deux enfants en ballons volent à peine.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 5 novembre.— Indications pour la Louisiane.— Temps — beau jeudi, plus frais dans la partie nord; temps brisé et plus frais vendredi; vents frais du nord-ouest.

Nos Elections.

Nos élections congressistes viennent d'avoir lieu paisiblement comme on s'y attendait et sans produire la moindre émotion dans les populations, comme on le savait d'avance.

Il y avait sept représentants à envoyer à Washington, ils ont été tous les sept pris dans le parti démocrate; et si les majorités de M. A. Meyer et Robt. Davey n'ont pas été très considérables, c'est que les électeurs n'avaient pas daigné se déplacer pour aller déposer leurs votes dans l'urne, alors qu'ils étaient de la victoire de leur candidat préféré.

Il y avait là, de leur part, une preuve de confiance excessive peut-être, car ils savaient bien qu'il s'était formé parmi nous un parti républicain qui est fort ambitieux et vise à s'emparer du pouvoir.

Comme bien on le pensait il n'a pas réussi, il a même échoué d'une façon pitoyable. Ses candidats ont été battus, abandonnés qu'ils étaient par ceux-là mêmes qui devaient se tenir obligés à les soutenir.

Le seul appui de ce malheureux parti, c'est la population de couleur; or elle a, en cette circonstance, témoigné une fois de plus la répugnance invincible que lui inspirent les candidats. Décidément le républicanisme ne fera pas son chemin parmi nous; il rappelle de trop tristes souvenirs et il a de trop pitoyables soutiens.

On sait que les Unions de travailleurs ont fait depuis quelques années des progrès prodigieux; elles sont en train d'établir leur domination sur le monde industriel; il en peut résulter de graves inconvénients, des désordres déplorables.

Elles jouissent d'une puissance énorme que rien ne vient contraindre; elles n'ont de compte à rendre à personne, qu'aux officiers qu'elles se sont données.

UN MOYEN DE RÈGLEMENTER LES Unions.

On sait que les Unions de travailleurs ont fait depuis quelques années des progrès prodigieux; elles sont en train d'établir leur domination sur le monde industriel; il en peut résulter de graves inconvénients, des désordres déplorables.

Elles jouissent d'une puissance énorme que rien ne vient contraindre; elles n'ont de compte à rendre à personne, qu'aux officiers qu'elles se sont données.

Il y a plus encore. Qu'on de leurs leaders s'avise d'ordonner une grève à tout hasard, au risque d'arrêter les travaux, de paralyser toute l'activité industrielle, il n'y a aucun recours légal contre lui. Aux yeux de la loi, il n'est rien, l'Union n'est pas reconnue, elle n'existe pas.

Il peut résulter de cet état de choses anormal de grands maux, d'effroyables désordres. On s'en est vivement préoccupé, au nord on a cherché un remède à cette plaie qui dévore la société et l'on a cru le trouver dans l'incorporation des unions qui auraient ainsi une existence légale; elles en tireraient des

avantages considérables, des privilèges dont elles sont privées actuellement; mais, en même temps, elles encourraient de graves responsabilités si, d'un côté, elles pouvaient instituer des poursuites devant la justice, de l'autre, elles pourraient être poursuivies elles-mêmes devant les tribunaux.

Politiciens et Grévistes.

Il fut un temps où c'était la politique qui préoccupait et agitait le plus vivement les populations. Aux époques d'élections générales surtout, toutes les classes étaient en mouvement.

Mais l'agitation ne durait qu'un moment; elle se produisait à certains intervalles réguliers. Le peuple savait d'avance quand elle commencerait, combien de temps elle durerait et comment elle se terminerait.

Aujourd'hui, tout est changé; la politique n'a passionné plus les âmes. Il y a encore des élections; mais elles ne produisent plus que des agitations factices auxquelles les masses prennent peu de part, parce qu'elles sont préoccupées par d'autres idées et mues par d'autres intérêts.

Toutes les puissances s'occupent d'ailleurs, de devenir plus fortes sur mer, ce qui explique le grand succès obtenu en Angleterre et en Amérique par les ouvrages d'un capitaine de vaisseau des Etats-Unis, le commandant Mahan, qui s'est efforcé de démontrer, l'histoire à la main, combien la suprématie navale a contribué à décider des destinées du monde.

Dans un travail fort intéressant de M. Auguste Moireau sur les livres du commandant Mahan, on trouve le développement philosophique de la pensée de cet auteur, non seulement en envisageant les temps modernes, mais aussi en demandant au passé lointain ses leçons.

Pour bien apprécier le rôle joué par cet officier dans la création de la marine de guerre des Etats-Unis, il faut se rappeler que la grande République ne s'occupa pas tout d'abord de la conquête de l'Océan. Elle avait à peupler et à défricher ses immenses territoires; et, après avoir eu son commerce détruit pendant la guerre du commencement du dix-neuvième siècle, elle ne songea pas à devenir une puissance maritime jusqu'à la terrible lutte de la Sécession.

La flotte de guerre de la France vient de s'augmenter dernièrement par la mise à l'eau de deux puissantes unités, la "Républicaine" à Brest et le "Kléber" à Bordeaux. Le lancement de ces cuirassés, construits dans des conditions nouvelles de rapidité, indique que le plan d'accroissement de la marine militaire de ce pays se poursuit activement, tel qu'il a été voté par le Parlement.

L'Empire des Mers.

La flotte de guerre de la France vient de s'augmenter dernièrement par la mise à l'eau de deux puissantes unités, la "Républicaine" à Brest et le "Kléber" à Bordeaux.

Le lancement de ces cuirassés, construits dans des conditions nouvelles de rapidité, indique que le plan d'accroissement de la marine militaire de ce pays se poursuit activement, tel qu'il a été voté par le Parlement.

Toutes les puissances s'occupent d'ailleurs, de devenir plus fortes sur mer, ce qui explique le grand succès obtenu en Angleterre et en Amérique par les ouvrages d'un capitaine de vaisseau des Etats-Unis, le commandant Mahan, qui s'est efforcé de démontrer, l'histoire à la main, combien la suprématie navale a contribué à décider des destinées du monde.

Dans un travail fort intéressant de M. Auguste Moireau sur les livres du commandant Mahan, on trouve le développement philosophique de la pensée de cet auteur, non seulement en envisageant les temps modernes, mais aussi en demandant au passé lointain ses leçons.

Pour bien apprécier le rôle joué par cet officier dans la création de la marine de guerre des Etats-Unis, il faut se rappeler que la grande République ne s'occupa pas tout d'abord de la conquête de l'Océan. Elle avait à peupler et à défricher ses immenses territoires; et, après avoir eu son commerce détruit pendant la guerre du commencement du dix-neuvième siècle, elle ne songea pas à devenir une puissance maritime jusqu'à la terrible lutte de la Sécession.

A ce moment, avec leurs montants, les Américains du Nord précipitent la chute de la Confédération sudiste; et quand leur victoire définitive est établie l'Union fédérale, l'opinion publique ne tarda pas à s'émouvoir en voyant le développement des forces navales, non seulement en Europe, mais dans les Etats secondaires du nouveau monde, tels que le Chili et le Brésil.

Les armements des Etats-Unis reçurent alors un grand développement; et le commandant Mahan, qui avait contribué à amener ce mouvement des esprits, fut appelé à la direction d'une école supérieure de guerre navale, que l'on créa à Annapolis, à côté de l'établissement qui formait les jeunes aspirants.

En remontant jusqu'à l'antiquité pour y chercher des points de comparaison avec les époques récentes, on trouve une analogie entre les motifs de la victoire de Scipion sur Annibal à Zama et de Wellington sur Napoléon à Waterloo.

Dans les deux cas, la fortune resta au général dont la nation était la maîtresse de la mer. "C'est, dit le commandant Mahan, parce que les Romains avaient conquis l'empire des mers, au début de la lutte, qu'Annibal dut entreprendre cette longue et dangereuse marche à travers les Gaules, où il perdit plus de la moitié de ses meilleures troupes."

Au point de vue de sa portée, le commandant Mahan révo la plus grand avenir maritime; et qui donc oserait le contredire, quand il dit: "La suprématie appartiendra aux Etats-Unis quand ils voudront la conquérir, parce que toutes les conditions qui l'ont donnée successivement à diverses nations d'Europe se trouvent réunies dans la grande République transatlantique. Les Américains possèdent déjà de glorieuses traditions navales; ils ont une vigoureuse population de pêcheurs, une énorme et magnifique étendue de côtes, des ports superbes; ils sont renommés pour leur audace et leur ingéniosité inventive; ils sont les plus grands producteurs d'acier du monde; enfin, ils peuvent appliquer à l'acquisition de cette suprématie une disponibilité de capitaux presque illimitée."

Il y a dans ce tableau de quoi faire réfléchir l'Angleterre, d'autant plus que la guerre de Sécession, comme l'écrasement récent des navires espagnols à Manille et à Cuba, a montré toute l'énergie des marines américaines.

Depuis l'amiral Farragut entrant dans le port de Mobile avec des navires de bois, malgré les torpilles, jusqu'à la bataille de Santiago, les officiers américains ont témoigné toujours de la plus extrême résolution. Or, si le nombre des vaisseaux est la première condition de la prépondérance navale, elle n'est pas la seule. Tout instrument de guerre vaut en raison des hommes qui en disposent, et rien ne prouve que les Anglais soient supérieurs ni même égaux à leurs rivaux.

Très consciencieusement le développement physique de ses jeunes gens, la nation anglaise ne croit pas au pouvoir de la science. Il y a peu de temps l'évêque de Londres écrivait: "Le grand défaut de l'Angleterre à l'heure actuelle, est une conception très insuffisante de la valeur de la science en elle-même et de son importance pour la vie nationale."

projet de loi sur la réforme de l'enseignement, lorsqu'il a dit que toute l'Europe avait moqué de l'instruction britannique. Ce défaut, que l'on peut appeler national en ce moment, se rencontre dans la marine anglaise. Elle a toujours ses ancêtres anciens de courage et de témérité; mais elle n'a pas assez fait dans la science appliquée. Avec les vaisseaux modernes, on tout cela est à complexer, cela ne suffit pas à l'instinct de la mer.

Tout a été changé, en effet, sur les océans depuis un demi siècle. D'abord on pouvait, du temps des lottes à voiles, se reposer en toute sécurité sur certaines impossibilités, résultant du vent. La nuit était presque assurée du repos. Aujourd'hui la surveillance doit être de toutes les heures et la vigilance rénégrera de moins en moins, avec les torpilles et les sous-marins, à être à la hauteur du danger.

La prochaine guerre ouvrira probablement des horizons nouveaux; et le grand marin sera celui qui trouvera la formule de la victoire. Dans un de ses derniers livres, le commandant Mahan a dit une pensée très forte en ces termes: "Quand la paix, et surtout une longue paix prend fin, les méthodes qu'elle a introduites sont le premier ennemi que les défenseurs d'un pays aient à vaincre."

De longues années de paix ont amené dans les hauts grades des hommes sages, prudents, consciencieux, pleins du sentiment du devoir, mais souvent méditocres. Le commandement n'est pas entre les mains des audacieux que la guerre seule dévoile aux yeux d'une nation et parfois à eux-mêmes, car ils s'ignorent, tant qu'ils n'ont pas subi l'épreuve du combat.

Sans la guerre, tous les grands généraux de la République et du premier empire, et Napoléon aussi bien que Nelson, auraient peut-être vu "mourir leur ambition dans les honneurs obscurs de quelque légion". Il est à remarquer que le commandant Mahan a jugé avec une extrême bienveillance le plan de l'envahissement de l'Angleterre, que le désastre français à Trafalgar fit échouer brusquement.

Il ne pense pas qu'il fût impossible à l'éscadre de l'amiral Villeneuve de livrer bataille dans la Manche et de donner ainsi à l'armée de Boulogne les vingt quatre heures de fortune et de bon vent dont elle avait besoin pour franchir le détroit.

Le commandant Mahan n'aurait pas été dans sa patrie l'inutile Cassandre. Sa voix a été écoutée aux Etats-Unis lorsqu'il adjura ses concitoyens de faire les sacrifices nécessaires pour posséder les forces d'une grande puissance navale.

Il a aussi contribué aux succès remportés sur les Espagnols, car, dès le début des hostilités, il fut nommé membre d'un comité consultatif institué auprès du ministre de la Marine pour la direction des opérations maritimes. On croit l'autorité dont son nom est entouré, et il faut désirer que les marins français méditent ses livres, quoiqu'il n'ait pas assez envisagé l'action combinée des troupes de terre et de la marine. Ce concours qu'il juge si décisif, amènera dans l'avenir des batailles où les soldats et les matelots seront engagés simultanément. Il y aura, tôt ou tard, à cause de cela, une transformation dans l'art de la guerre.

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE. Il y avait, hier, matinée comme à l'ordinaire au Tulane. On sait que "San Toy" est la pièce favorite du moment; elle a obtenu une fois de plus un succès enthousiaste. La troupe d'Angustia Daly interprète cet opéra comique avec beaucoup d'entrain. Aussi la salle était presque comble. Les artistes ont tout à la fois du talent et de la voix; ce sont des comédiens et des chanteurs.

GRAND OPERA HOUSE. C'est avec raison que l'on a appelé la pièce qui se joue maintenant au Grand "The City of New York". Le drama nous promène, en effet à travers New York et nous fait assister à des scènes poignantes. Les auteurs ont en la bon esprit d'y ajouter quelques chants, quelques danses qui égayaient la soirée en la comédie conduisant à chaque instant la tragédie. Demain, grande matinée. Il y aura foule.

THEATRE CRESCENT. L'exécution que vient de faire le Crescent dans le drama lui a parfaitement réussi. "Old Cross Roads" continue à attirer la foule. La semaine actuelle est peut-être la plus heureuse de la saison pour ce théâtre. On sait que le sujet de la pièce est américain et que la scène se passe dans le Sud. De là, l'attrait spécial de "Old Cross Roads" dont le succès ne fait que grandir depuis dimanche.

THEATRE AUDUBON. La troupe Baldwin-Melville a été bien honnêtement applaudie quand elle a remis en scène "l'Octobre", une des pièces qui ont le plus passionné le parterre depuis nombre d'années, et elle est remarquablement interprétée par une troupe d'élite. Demain, il y aura matinée à deux heures précises.

ST. CHARLES ORPHEUM. Très belle salle hier à l'Orpheum. Les amateurs s'y rendent chaque jour de confiance; ils savent qu'ils y trouveront une grande variété dans les scènes et beaucoup d'entrain chez les artistes. L'attrait exceptionnel de la semaine, c'est Mme Herrmann qui a hérité des talents de son mari, le célèbre prestidigitateur. A côté d'elle brillent les charmantes niñas Colibria, Lew Hawkins, l'excellente ébautte Athalie Claire et plusieurs autres artistes, comédiens, chanteurs, danseurs et acrobates. Aussi le théâtre est-il plein à chaque représentation de l'après-midi et du soir.

MOTS POUR RIRE. Toto, pendant la récréation, a flanqué une volée de coups de poing à un de ses petits camarades, et, pour cet exploit belliqueux, il gémait sur la paille humide au "carcere duro". Et il est perplexe. Toto, car il ne s'explique pas cette rigueur. Et il se lamentait: — On m'avait cependant bien dit qu'à l'école il faut avoir des "bons poings"...

Les examens battent leur plein, et notre jeune Toto est sur la bellette. — Pourriez-vous me dire quel est l'examinateur, quel est, parmi nos contemporains célèbres, celui qu'on peut rapprocher le plus de La Fontaine? — Richard Wallace, répond aussitôt notre jeune et imperturbable Toto.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O. No. 22 Commencé le 13 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT Par Paul Rouget.

PREMIERE PARTIE

FRERES ENNEMIS!

XI

ORPHELINE. Suite.

Rassemblant toutes ses forces, elle parvint à se mettre debout. Afin de montrer qu'elle était assez forte maintenant pour se passer d'aide, elle voulut faire quelques pas. Mais elle chancela. Le pharmacien la soutint. Elle se redressa: — Ce n'est rien... déclara-t-elle... Voulez-vous avoir l'obligeance de demander à l'un des agents qui m'ont transportée ici... — De vous chercher une voiture? — Oui. — Vous persistez dans votre intention? — Plus que jamais. Quelques instants plus tard elle était installée dans un fiacre. Prostrée dans un coin, les traits convulsés, les yeux hagards, elle faisait peur à regarder. Dans son cerveau une seule pensée. Une pensée terrible: — Je vais être mère! Cette fois c'était fini! Elle était perdue! Perdue sans rémission. Elle pensa: — Que vais-je faire? Apprendre au commandant... à tante Noémie, l'affroyable vérité! Leur dire l'abandon infâme de Pierre... son déshonneur à

elle? Non... non, cela jamais! Alors quelle résolution prendra-t-elle? A quel parti s'arrêtera-t-elle? En finir d'un coup avec une existence vouée désormais aux pures tortures! Disparaitre... mourir?... Qui... c'était cela... mourir... s'évader de ce cachemare... de cette éponvanse! Ne plus souffrir! Trouver, après tant de désillusions, tant de douleurs, la paix suprême... Poubl... retourner au néant! Geneviève frissonna. Hélas! c'était-ce là le rêve qu'elle avait fait? Elle avait dix huit ans à peine! Elle avait aspiré après le bonheur. Elle avait cru aux serments d'un homme... à la joie de vivre... à l'amour! C'était la mort qui s'offrait à elle comme l'unique consolation, comme le seul port de salut vers lequel se tendent les bras des désespérés. Pauvre... pauvre petite Geneviève! Après avoir monté le boulevard Saint Michel, que des étudiants, par bandes, empaissés de clameurs joyeuses, le fiacre s'engageait dans la rue de Valenciennes. Arrivé au but de sa course, il s'arrêta. Geneviève eut une commotion... un réveil à la réalité... Le cerveau vide... les jambes

chancelantes... elle paya le cocher... s'engagea sous la voûte de la maison. La concierge, en l'apercevant, eut un gémissement d'effroi. — Vous... mademoiselle!... Elle joignit les mains. — Comme vous êtes pâle... Qu'avez-vous, mon Dieu!... La jeune fille n'eut pas l'air d'entendre. Peut-être même n'entendait-elle pas. L'énergie qui jusqu'alors l'avait soutenue s'effondra. Elle sentait ses forces l'abandonner. Elle se roidit, fit appel à toute sa volonté. — Donnez-moi les clefs de l'appartement... ordonna-t-elle. Ces clefs la concierge les conserva lorsqu'elle le commandant et ses filles partaient pour une longue absence. C'était elle qui, tant que durait cette absence avait pour mission d'aérer... d'entretenir l'appartement. Elle demanda: — Monsieur le commandant n'est pas revenu avec vous; mademoiselle? Geneviève ne répondit pas. Elle s'engagea dans l'escalier. Ses doigts s'écrapaient à la rampe, car lui semblait qu'elle allait choir sur les marches... que jamais elle n'arriverait au bout de l'interminable ascension. Dans sa tête les idées se heurtaient. Elle sentait les griffes de la folie se poser sur son cerveau... Il était temps qu'elle arrivât!

Elle ouvrit la porte de l'appartement, s'avança en titubant. Alors une voile passa devant ses yeux, ses jambes ne la soutenaient plus. Elle s'effondra, à genoux, sur le sol. Une plainte, un râle glissa d'entre ses lèvres. Elle bégaya: — C'est fini... c'est fini... il faut que je meure! Quelques événements s'étaient déroulés aux Aulnelles? Ce matin-là, comme à l'habitude, dès son réveil, tante Noémie s'était rendue dans la chambre de sa nièce. La chambre était vide. Elle se dit: — C'est-ce que cela voulait dire? Ce n'était guère croyable. La vieille fille appela doucement: — Geneviève... Geneviève. Rien ne lui répondit. S'étant approchée, elle aperçut le lit qui n'avait pas été défait. La fenêtre était ouverte. Tout près, sur une petite table, une feuille de papier avait été placée en évidence, afin qu'elle immédiatement elle frappât les regards de celui ou de celle qui entrerait dans la pièce. Le visage de tante Noémie se couvrit d'une excessive pâleur. Elle crut qu'elle rêvait... on qu'elle était devenue folle. Ayant fait quelques pas dans la direction de la table, elle s'empêtra de la feuille de papier, où

quelques lignes sévères de l'écriture de Geneviève étaient tracées. Mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle poussa un cri sourd. Elle avait bien lu! Geneviève s'était enfuie! Dans son désir, dans sa volonté de se rendre compte par elle-même de la trahison de Pierre, de cette trahison à laquelle elle se refusait de croire, elle était retournée à Paris. Ah! la malheureuse!... la malheureuse! Tout à coup la vieille fille recula avec épouvante. Dans l'encadrement de la porte la haute taille du commandant apparaissait. — Questionna: — Qu'as-tu Noémie?... Par Dieu, on dirait que je te fais peur. — Et tout de suite: — Je ne vois pas Geneviève... où donc est-elle? — Geneviève? — Oui. Pourquoi me regardes-tu ainsi? la question que je te pose est simple, ce me semble. Les lèvres de la vieille fille tremblèrent. Il la fixa, soupçonneux, étonné de la singularité de son attitude. Alors il eut brusquement l'intuition que quelque chose d'insolite et de grave se passait. — Réponds... mais réponds donc... commanda-t-il avec une certaine irritation. Entre ses doigts, dont le trem-

blement augmentait, elle tenait toujours la lettre laissée par la fugitive. Elle la lui tendit en balbutiant: — Tu me demandes où est Geneviève... elle... tu la sauras. Il écarquilla les prunelles, se demandant si sa sœur n'avait pas perdu seulement la raison. Pourtant il avait pris la lettre. Mais à peine ses regards l'eurent-ils parcourue qu'il devint livide. Ses mains laissèrent échapper le papier. Et un juron terrible vint à ses lèvres: — Tonnerre! Il était effrayant de colère, de désespoir et de rage. Il bégaya: — La gueuse!... la gueuse!... Tante Noémie, terrifiée, eut vers lui un geste éperdu de prière. — Oh! Philippe, je t'en conjure, sois bon... pardonne à la pauvre enfant... Certes, je n'excuse pas sa faute... Mais elle a tant souffert!... cette rachète bien des choses... Aie pitié. Il avait fait un pas de recul. Maintenant son visage était rouge, congestionné. Un bruyard d'attente devant ses yeux. Une deuxième attaque d'apoplexie allait-elle fondre sur lui? Non, car il domina son malaise. Il dit d'une voix sourde: — Ecoute, Noémie, j'avais une